

cheval plein d'ardent qu'il faisait galoper à outrance, et, en passant près du faucheur, il s'écria :

— Eh ! l'ami, à quelle heure arriverai-je de ce pas à Oajaca ?

— Jamais ! ” répondit l'Indien.

En effet, non loin de là, le cheval surmené expira de fatigue. L'Espagnol, qui n'avait pas compris que l'Indien voulait dire qu'il n'arriverait jamais avec ce cheval, du moins en le forçant ainsi, revint sur ses pas ; il pensa qu'on avait jeté un sort à son cheval, et il perça l'Indien d'un coup de sa rapière. Ce dernier meurtre avait mis le comble aux iniquités de l'Espagnol, qui disparut le soir même, condamné, disent les Indiens, afin d'effrayer ceux qui les maltraitaient, à faucher éternellement la luzerne des champs.

Pendant une heure environ d'une marche silencieuse, les deux galants savourèrent à longs traits, outre l'ivresse que portent avec elles les nuits seréines des beaux climats, l'ineffable plaisir de veiller sur ce qu'on aime. Légèrement inclinée sur sa selle, pâlie par les fatigues du voyage et soigneusement enveloppée de son reboso, comme la fleur du datura qui renferme son calice pour la nuit, Luz semblait plus mélancolique que d'habitude. Semblable à certaines fleurs que l'approche de l'orage fait pencher sur sa tige, elle paraissait pressentir que son sort allait se décider cette nuit-là. Enfin, au bout de deux heures, la cavalcade dut quitter les sentiers détournés que les voyageurs avaient suivis pour éviter un endroit de péage, et reprendre le grand chemin qui conduit à Tehuacan. Des feux disséminés dans une vaste plaine brillaient au loin, et les voyageurs purent distingués bientôt des hommes allant et venant d'un air affairé ; des mules, retenues par des entraves aux pieds de devant, sautaient à la lueur des brasiers qui éclairaient des tentes grossières et des ballots de marchandises épars çà et là. En reconnaissant à ces indices une halte d'arrière, les voyageurs s'approchèrent d'eux avec précaution, pour les interroger sur l'état de la route jusqu'à Tehuacan, au cas où ils fussent sortis le matin même. Une partie de ces hommes étaient occupé à recoudre leur ballots dont la plupart, éventrés à coups de couteau, jonchaient la plaine en laissant voir leur contenu. Il y en avait un parmi ces hommes surtout qui jetait sur ces colis ravagés un oeil de désespoir ; ce devait être le maître de la route.

— Venez-vous de Tehuacan, patron ? demanda le chercheur de traces.

— *Rayo de Dios !* s'écria-t-il, plût à Dieu que j'en vinsse ! Le brave général Peran ne m'eût pas pillé comme...

— Dites sans crainte ! comme ces royalistes dont nous sommes les ennemis.

— Comme ces brigands de Samaniego et de La Madrid ! acheva l'arriero, qui, non contents de m'avoir fait payer cinq piastres par tête de mule, ce qui me fait deux cents *duros* de perte, ont encore jugé à propos de prendre dans ces *torcios* (colis) un échantillon de toutes les étoffes qu'ils contenaient. Je suis un homme ruiné par la cupidité de ces deux larrons d'Espagne, que Dieu puisse foudroyer ! ”

Et le pauvre homme se remit à soupirer et à gémir de plus belle, pour s'interrompre bientôt et s'écrier en fermant les poings :

— Ah ! si le ciel pouvait m'envoyer deux ou trois de

ces voleurs de grand chemin, officiers ou soldats, pour me venger sur eux ! ”

Il acheva à peine ce souhait de vengeance, qu'un coup de feu retentit, suivi d'un autre dont la brève explosion annonçait un pistolet d'argon.

— Qu'est-ceci ? dit l'arriero.

— Des coups de pistolet, parbleu ! reprit Berrendo ; et, tenez, voici précisément un dragon espagnol que le ciel envoie à votre vengeance.”

GABRIEL FERRY.

A continuer.

UN PEU DE TOUT.

Alphonse Daudet me raconte ceci :

On inaugurerait dans une ville du Midi la statue d'un guerrier célèbre et impétueux.

Le maire d'une localité avoisinante avait cru de son devoir d'assister à cette solennité.

De retour dans son hameau, il est accosté par un voisin, qui lui demande à brûle-pourpoint :

— Est-ce une statue équestre ?

Le maire, inquiet, craignant un trébuchet, et ne voulant pas se compromettre, répond :

— Équestre ? heu ! heu ! pas trop !

Beauvallet père est célèbre par ses saillies en scène et même fort redouté de ses camarades, à cause des étranges inventions qui lui traversent le cerveau.

Un soir qu'on donnait le *Cid*, l'acteur chargé du rôle de Don Diègue, attentif, le cou tendu, l'oreille au guet de la réplique, haletait dans la coulisse.

J'ai oublié le nom de ce consciencieux artiste.

À la scène où Chimène demande au roi justice contre Rodrigue, Don Diègue se préparait à s'élancer en scène, lorsque Beauvallet l'arrête par le bras.

— Malheureux ! et ta toque ?

Le pauvre Don Diègue saisit la toque que lui tend Beauvallet, et se précipite devant les spectateurs, avec une toque sur la tête et une autre toque à la main.

Le roi se trouble, Chimène part d'un éclat de rire, et les gardes eux-mêmes en tressaillent sous leur cuirasse.

Le docteur X...a pour spécialité les affections de la peau.

Il est très célèbre en la matière.

Près de son cabinet, un deuxième cabinet où les consultants trouvent un valet de chambre qui les déshabille en un clin d'œil...

Un visiteur est introduit.

— Monsieur, dit-il au docteur, je viens vous consulter. Passez dans le cabinet N° 2.

— Mais...

— Passez dans le cabinet n° 2.

Et le docteur pressé, vivement le pousse.

Cinq minutes après, reparait le client aussi complètement nu qu'une profession de foi électorale.

— Voyons, dit le docteur après mûr examen à la loupe, qu'éprouvez-vous ?

— J'ai la vue basse !